Mue

Seule devant mon miroir, ce n'est pas mon corps que j'observe, mais son mouvement. Couvert de cette protection, je dépasse la pudeur que j'ai sous mon propre regard. Je prends le risque du ridicule, du maladroit. Couverte par cette fourrure, je prends la liberté. Cette parure amie me grossit, me grandit, me rend bruyante et décuple l'énergie qui se dégage de chaque mouvement.

Cette seconde peau me transforme en un animal étrange, elle me fait prendre de la place. Elle me donne de la force, m'entoure de sécurité. Mon corps en partie enseveli sous les plumes artificielles hérissées et mouvantes, je suis cachée et, à la fois, ce corps augmenté, dans le reflet, capte toute mon attention.

Une cotte de mailles me protège ; aucune lame, aucune flèche ne semble pouvoir transpercer ce tissage lourd et souple, mat et en même temps quasi

scintillant. Je suis projetée en première ligne et je m'y userai, habillée de cette nouvelle puissance, pour défendre et protéger. Mon regard sera droit et ne baissera devant rien, le masque glacé que je porterai sera celui d'un triste constat initial, figé par la tâche à accomplir.

Au bout de mes bras, des miroitements insaisissables, comme ceux d'un banc de poissons, des milliers de micro-événements à chaque geste, un artifice de palpitations, de froissements à chaque fois unique et ancré dans cet instant. Au bout de mes bras, mes mains disparaissent, englouties sous ces étranges filaments, sous les grandes courbes frétillantes qu'elles dessinent.

Je suis privée de la prévalence des mains pour un instant, de toutes les fonctions qu'elles remplissent habituellement. Mes mouvements ne sont plus guidés par l'utile. Ce sont les grappes de vagues

qui s'écoulent de mon corps, au bout de mes bras, qui guident tout, qui font naître les gestes étendus, larges et doux, qui deviennent par moments plus saccadés.

Les deux manches sont bien harnachées. Elles réchauffent mon corps, m'enserrent le torse en passant en travers puis sous l'aisselle. Elles pèsent d'une manière rassurante sur mes épaules.

Mes épaules s'ouvrent, s'abaissent, se posent et se figent, elles deviennent solides, taillées dans une pierre mate et unie, recouverte de la légère poussière de l'immobilité et du temps long. Mon cou s'allonge, mon menton se baisse, il me manque des cornes d'un mètre d'envergure, de métal brun, pour compléter mon regard qui devient perçant et à la fois lointain. De tous mes fantômes, mes duplicatas, qui se tiennent en file à ma suite, dans mon dos, c'est le regard du plus reculé qui me parvient.

C’est le regard, cette paire d’yeux de ma dernière effigie, qui voit. Ce sont les plus lointains, les plus enfouis qui veillent pendant que les premiers, mes yeux de chair, percent ceux du miroir.

Tout ce que j’y vois, maintenant que je suis en position de force. Tout ce à quoi j’ai à ce moment la force de dire non. Le non hurle à l’intérieur de mon corps en silence. Mon corps tendu et figé semblerait immobile si mes plumes ne se gonflaient pas de cet imperceptible frémissement. Mes dents serrées, le sang qui bat dans mon cou protégé par cette matière solide et aérienne, prenant parfois des airs de liquide. Le regard fixe, douloureux dans le visage bas, mon corps servira à défendre, à hurler, à repousser, il n’y aura plus de compromis. Mes bras hérissés de blanc, des ailes abîmées, comme celles d’un oiseau, à peine échappé des griffes. Mes bras sont forts, ils sont puissants là maintenant.

Et toute la puissance se concentre au-dessus de mes seins, dans mes épaules, dans le haut de ma cage thoracique, sous mes clavicules qui sont d'acier maintenant et qui ne se briseront pas comme les os d'un petit rongeur. Non, elles tiendront, comme l'araignée de mon plexus et de mes côtes, rien ne craquera cette fois. Le regard solidement axé, mes épaules remuent, dans un roulement d'abord lent qui devient plus rapide, c'est le corps qui prend le dessus.

Plastique fin, pellicule délicate de quelques microns. Cette matière étrange me transforme en créature libre, en qui renaît une défense instinctive. Sans limites, ce ne sera pas joli, ce sera avec les dents et les ongles, et tout le monde aura mal au ventre, comme percuté par des colonnes de pierres, parce que tout bascule, tout part en éclats, là maintenant, les règles je les enterre.

C’est un monstre, un animal, une femme, c’est un être aux respirations saccadées, intégralement vivant, dont les fantômes, dont les extensions tissées au fil de dizaines et dizaines d’heures, par un mouvement précis, répétitif, insignifiant de ses doigts, aboutissent à une armure.

Une carapace à partir du fragile, de ce qui aurait dû être à usage unique, destiné à être usé, sali, jeté, puis blâmé parce que ça pourrit le paysage, ça pourrit les sols, les corps, ça s’infiltre partout et ça nécrose tout, ça déforme, ça rend malade, jusqu’à tuer,
tout doucement.

On préfère ne pas y penser, mais j’imagine le futur lointain quand tout ça sera fini et enfin, il n’y aura plus que les pierres, les mers, les océans, les pluies, les champignons, les arbres et leurs racines ayant fait craquer depuis longtemps toutes structures qu’on avait cru solides. Les méduses et les vers.

Tout de notre monde aura été mangé depuis bien longtemps. Notre monde, une simple déchirure en train de cicatriser.

Un buisson de cristaux blancs, pompons doux et menaçants à la fois, buisson de pétales décolorés, crinière bizarre à l'allure humide d'un organisme qui colonise les caves, les grottes, diffusant dans l'obscurité froide une lumière à peine visible, phosphorescente. Le silence et le geste d'une lenteur éternelle.

Enfin, je danse devant mon miroir.

En armure, en monstre, en organisme né de l'océan, de sa digestion, je danse. Je ne me bats pas, là maintenant, je tremble dans mon corps qui replonge dans une eau douce, agréable, mon corps qui mue, se défait d'un carcan, d'un cercueil à fleur de peau, de la poche qui le tient sous vide.

Il bouge à nouveau, pour la première fois sous cette forme, un corps maintenant adulte, dont l'écorce qui l'avait empêché d'étendre sa cage thoracique pendant si longtemps tombe et enfin, la respiration se fait ample et le cœur bat fort. Enfin, je danse.

Mon corps peut bouger, alors je bouge, je danse, le combat et la fin remplissent l'arrière de ma tête comme le triste futur dont on se rapproche à rebours, mais je danse. Ce sont les mouvements qui produisent des vagues dans mon esprit, les bruissements des feuilles, les arbres d'une forêt entière.

Je danse et ça me fait rire, une absurdité sortie des eaux, majestueuse et chiffonnée à la fois, aux formes exagérément naturelles et en toc, forte et fragile.

Et je fais passer mon poids d'un pied à l'autre, je gigote, de mon bassin, de mon buste, mes bras deviennent des ailes, des tentacules et c'est l'image la plus étrange que j'ai vue depuis longtemps. Mon attention curieuse est fragmentée par le son de mon rire et d'autres modulations de ma voix, un souffle, un rythme, pas des mots, qui accompagnent mes mouvements, mes émotions. Je me reconnais dans le miroir. C'est rare. Mais là, je me vois.

J'ai un échange honnête avec les yeux d'en face et puis mes yeux se ferment, laissant ma perception être plus globale. Je sens mon corps habité. De moi-même peut-être. Je danse et je ris toute seule devant mon miroir, dans mes plumes, mes traînes, mes lambeaux de plastique. Je me fonds dans la scène, dans ce plastique aseptisé et dans les formes hypnotisantes qu'il revêt à présent.

Je ris de la situation. C'est donc ça qu'il me fallait pour me reconnaître et me réhabiter, pour me laisser aller à danser, pour me laisser aller à jouer, de drôles de revêtements en plastique qui détournent l'attention des chiens de garde.